

son maître. Quel échange de pensées, quel dialogue entre ces deux êtres ! Quelle éternité dans un instant, dans ce moment où vous êtes ! Ne perdez pas un si précieux moment, ne dites pas : Demain, plus tard ! Je crains tout de cette parole... Je crains les vents, les flots, les douleurs, les délices, les distractions, les habitudes ; je crains la patience de Dieu méprisée. Dès que Jésus regarde Pierre, Pierre l'aperçoit ; dès qu'il l'appelle, il lui répond ; dès qu'il lui tend la main, il se relève, il pleure, il est sauvé : « Étant sorti, il pleura amèrement ; » et en même temps que ses yeux, son âme se fond en larmes de repentance.

XXXVI.

La seule science de saint Paul.

1864.

Qu'entend saint Paul par : « Jésus-Christ crucifié ? » Que croit-il ? Que croyons-nous avec lui ?

Nous croyons que Dieu est amour : qu'Il nous aime d'un amour infini, tout-puissant, comme lui-même est tout-puissant et infini. Nous croyons que Dieu n'est pas loin de chacun de nous, qu'il n'est pas muet et sourd comme les idoles des païens, mais qu'il parle, qu'il exauce,

qu'il se manifeste à nous, qu'il l'a fait en divers temps et en diverses manières pour les patriarches et les prophètes, et qu'il l'a fait pour le monde entier en Jésus-Christ. Nous croyons que Jésus-Christ, c'est lui-même, Dieu manifesté en chair; c'est l'amour incarné, l'amour venant nous aimer, nous relever, nous consoler, nous sauver de nos péchés, nous sauver de la condamnation et de la nuit éternelle. Nous croyons que nous avons mérité cette condamnation, qu'il n'y en a pas un d'entre nous qui puisse se glorifier devant Dieu, pas un à qui sa conscience ne rende témoignage qu'il est un pécheur, un misérable pécheur. Nous croyons que quiconque demeure dans cet état; quiconque, par orgueil, par légèreté, par endurcissement, repousse le Sauveur, est perdu; quels que soient ses titres et qualités, quelles que soient ses excuses, ses prétendus mérites ou sa gloire, il est perdu, à jamais perdu. Mais aussi quiconque écoute la voix du Sauveur, quiconque se repent et croit en lui, quand ce serait le plus vil, le plus criminel, le plus perdu des hommes, il est sauvé, éternellement sauvé!

Voilà la vérité, telle qu'elle est en Jésus-Christ, voilà la source de toute paix, de toute joie, de toute force, de toute bénédiction; mais aussi voilà le scandale du monde, l'objet qu'il poursuit de son mépris, de ses négations. Il lui

faut « autre chose », comme dit saint Paul, toujours autre chose, comme à ces Athéniens qui voulaient tous les jours qu'on leur apportât quelque nouveauté! — Autre chose! Ah! je comprends! quelque chose qui pique la curiosité, mais ne blesse pas l'orgueil; quelque chose qui donne l'illusion de la foi, mais n'en donne ni les douleurs ni les victoires; quelque chose qui voile l'image sanglante de la croix, et rende raisonnable la folie de Dieu; quelque chose qui revienne à contester timidement d'abord, puis à nier résolument le péché de l'homme et la grâce de Dieu; à renverser tout simplement la révélation et la rédemption pour mettre à la place, quoi? Quoi donc? Je veux vous le dire. Ce n'est pas nouveau du tout: il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Vos systèmes ne sont pas autre chose que ces discours éloquents et cette sagesse humaine que saint Paul trouva à Corinthe; pas autre chose que ces vieux sophismes et ces vieux mensonges que la Grèce corrompue et le paganisme mourant opposaient à l'apôtre; ces vieux mensonges qui commencent par vanter la vertu et finissent par dire: « Mangeons et buvons, car demain nous mourrons. » Mais vous n'êtes pas de ce siècle! me dit-on. — C'est vrai. — Le monde ne vous comprendra pas; vous n'êtes pas dans le grand courant des esprits! — Je l'avoue; je vais plus loin, je

vous accorde que vous y êtes. Vous êtes dans le courant de ce monde qui croit n'avoir plus d'illusions, parce qu'il n'a plus de foi; qui s' imagine être éclairé, parce qu'il ne sait pas prier. Pour nous, nous ne sommes pas du monde, nous sommes de Jésus-Christ, de Jésus-Christ crucifié, et voici pourquoi : Premièrement, saint Paul nous l'a enseigné, et avec lui les apôtres, les prophètes et au-dessus d'eux Jésus-Christ ! Oui, nous sommes de ces esprits attardés qui croient en une révélation, qui croient que les apôtres et les prophètes ont été inspirés du Saint-Esprit, et que la Bible est la Parole de Dieu ! Nous sommes de ces faibles et de ces enfants qui, quand ils peuvent dire avec Jésus : « Il est écrit ! » disent à leur raison : Tais-toi ! et au monde : « Voilà la vérité ! Eh bien, s'il y a quelque chose qui soit écrit en lettres immenses dans l'Ancien et le Nouveau Testament, c'est Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. Qu'est-ce que l'attente des patriarches, des prophètes, de tout le peuple de Dieu, si ce n'est Jésus-Christ ? Qu'est-ce que le culte de l'ancienne alliance avec ses sacrifices et ses victimes, si ce n'est l'image de ce qui devait venir, l'ombre de la croix ? Qu'est-ce que la croix pour Jésus-Christ, si ce n'est le but de sa vie ? « C'est pour cela même que je suis venu, » dit-il. « Je suis venu pour donner ma vie en rançon pour plusieurs. » Et

qu'est-ce qu'il y a de plus clair que cette parole de l'Évangile : « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique au monde, afin que le monde fût sauvé par Lui ; » et ce commentaire de saint Paul : « Nous sommes sauvés gratuitement par la grâce, et cela ne vient pas de nous, c'est un don de Dieu ; » ou encore ce résumé de saint Jean : « Le sang de Jésus-Christ nous purifie de tout péché ? » Ah ! grâce à Dieu, tout cela est écrit, écrit en lettres de sang et de flamme, et ni le monde ni le démon ne peuvent l'effacer.

Me trompé-je ? Suis-je aveuglé par l'erreur d'un parti ou par quelque illusion particulière ? Cette illusion, si c'en est une, est celle de l'Église chrétienne de tous les siècles ; c'est celle de tant de grandes âmes qui ont fait surgir dans l'humanité une humanité nouvelle ; celle qui a fait le droit et la gloire de notre bienheureuse réformation ; celle que nos pères ont confessée dans les cachots, qu'ils ont emportée dans l'exil, chantée au milieu des tortures et des flammes ! Jésus-Christ, non pas un docteur, un sage, un poétique idéal, un héros, mais le Christ de l'Évangile, le Christ Fils de Dieu, Sauveur des hommes, Christ crucifié !

Écoutez un moment Luther : — « Serez-vous attiré par son génie ou sa vie héroïque ? Quant à moi, ce sera plutôt par la candeur, la puis-

sance, la joie enfantine et triomphante avec laquelle il dit : « Voilà l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde ! Voilà, voilà le repos de vos âmes. » C'est là, dit-il, l'article avec lequel l'Église tombe ou demeure debout ! Savez-vous pourquoi je m'applique tant à le prêcher ? C'est que je sais qu'il n'y a rien au monde que Satan ait tant à cœur de nous faire oublier !... Ayez donc soin de tenir ferme la croix de Christ. Pour moi, tout mon désir, c'est que je sente régner en mon cœur cet article unique, duquel, par lequel, et dans lequel toutes mes pensées, nuit et jour, fluent et refluent ! Encore n'en ai-je saisi jusqu'ici de tant de hauteur, de largeur et de profondeur que les premiers vestiges ! »

A de telles paroles, à de telles œuvres, qu'est-ce que l'incrédulité a à opposer ? Où sont ses confesseurs et ses martyrs ? A-t-elle jamais fondé un culte, transformé un peuple ? Avec tout leur esprit et tout leur argent, ont-ils jamais formé un missionnaire ? O incrédulité, je te connais ! Au II^e siècle, tu t'appelais Celse ; au dernier siècle, tu t'appelais Voltaire ; aujourd'hui..... Laissons ici les noms des vivants, ou ne les prononçons qu'en priant, en demandant à Dieu pour eux la grâce et la vérité. — Je te connais, ô incrédulité, et je ne te crains pas. Tu peux heurter contre le rocher, mais il tombera sur toi et t'écrasera. Quand je parcours l'histoire

de la grandeur et de la décadence des princes de l'incrédulité, il me semble voir un vaste champ de bataille couvert de mourants et de morts. Là le cadavre d'un système, là la carcasse d'une théorie ; allez un peu plus loin et vous verrez la dépouille desséchée des bruyantes spéculations de nos jours, et vous-même vous écrieriez sur leurs tombeaux ce mot : NÉANT.

Et quand je parcours l'histoire du royaume de Jésus-Christ, il me semble que je vois la croix briller d'abord sur la tente d'Abraham, puis sur le tabernacle au désert, puis sur le temple de Jérusalem, toujours plus lumineuse, traversant les siècles et la chute des empires, s'élevant enfin sur l'humanité et sur ce temple immortel qui remplit les cieux et la terre, où les anges et les justes glorifiés célèbrent l'Agneau immolé pour eux, et où nous-mêmes dans la poussière nous adorons.

Je l'avoue, c'est un mystère, un grand mystère qu'un Dieu qui est venu à nous, qui s'est donné pour nous, qui veut vivre en nous ! Mais est-ce que par hasard l'incrédulité n'a pas ses mystères aussi ? Une créature qui s'est créée toute seule, une harmonie parfaite, infinie, qui s'est formée par hasard, quel mystère ! Un Dieu qui a mis en nous l'amour, la tendresse, et qui n'en a point gardé pour lui ; qui nous a jetés en proie à la vie avec ses angoisses, à la mort avec

ses horreurs et qui ne s'inquiète pas de nous ; qui nous entend prier, sangloter, et qui demeure impassible et froid comme la mort, quel mystère ! Entre ces mystères et ceux de l'Évangile, je ne vois qu'une différence, c'est que ceux-là sont abominables et qu'ils n'expliquent rien, tandis que les nôtres sont ravissants et qu'ils expliquent tout ! Ils m'expliquent mon cœur avec ses abîmes de misère et d'espérance ; ils m'expliquent cet autre abîme, l'amour, la sagesse, la bonté de Dieu ; ils m'expliquent la vie avec ses épreuves, ses chutes, ses relèvements, avec son attente solennelle.

Ils m'expliquent tout, et ils offrent à mes questions de telles réponses, à mes péchés un tel salut, à mes angoisses de telles consolations, à ma faiblesse une telle force, à mon espérance un tel avenir, qu'il n'y a plus qu'une chose que je ne comprenne pas, c'est que j'aie pu ne pas comprendre une si évidente, une si douce, une si sainte vérité ; et qu'il n'y a plus qu'une chose que je désire, c'est de ne pas savoir autre chose que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié.

O Dieu, tu m'as fait une grâce ; tu m'as appris que je suis un pécheur ; tu m'as fait voir l'orgueil, la bassesse, la malice et les mensonges de mon cœur ; et tu m'as fait une autre grâce : tu as brisé mes idoles, tu as fait trembler mon âme, tu m'as châtié, tu m'as confondu, et c'est

ainsi que tu m'as conduit, moi, pauvre enfant prodigue, dans les bras de Jésus-Christ. Fais-moi maintenant encore une grâce, c'est que je sois fidèle à ce fidèle Sauveur ! Amen.

XXXVII.

Deux formes de l'Évangile.

1864.

Le Seigneur a deux évangilēs sur la terre : le premier, c'est celui que le Saint-Esprit a donné ou dicté aux apôtres ; le second, c'est celui que le même Esprit écrit dans le cœur et dans la vie des élus. Le premier, le monde ne le lit guère ; mais il étudie d'autant plus le second. Il ne lit pas la Bible ; il lit les chrétiens. Dès qu'un homme fait profession de croire en Jésus-Christ, il se forme autour de lui un cercle observateur ; des yeux d'Argus suivent ses mouvements, et si on le voit, ce chrétien, être sensuel, égoïste, colère, si on le trouve inconséquent, lâche, frivole, alors les âmes simples s'étonnent et se scandalisent ; alors sur les lèvres de l'incrédule intelligent court un sourire moqueur et il dit : Je le savais bien ! et plus que jamais, il s'enveloppe dans le manteau glacé de son scepticisme.....

Mais si, au contraire, on voit le chrétien être fidèle, ferme, recueilli, inflexible à l'erreur, inraitable au péché, et en même temps doux et